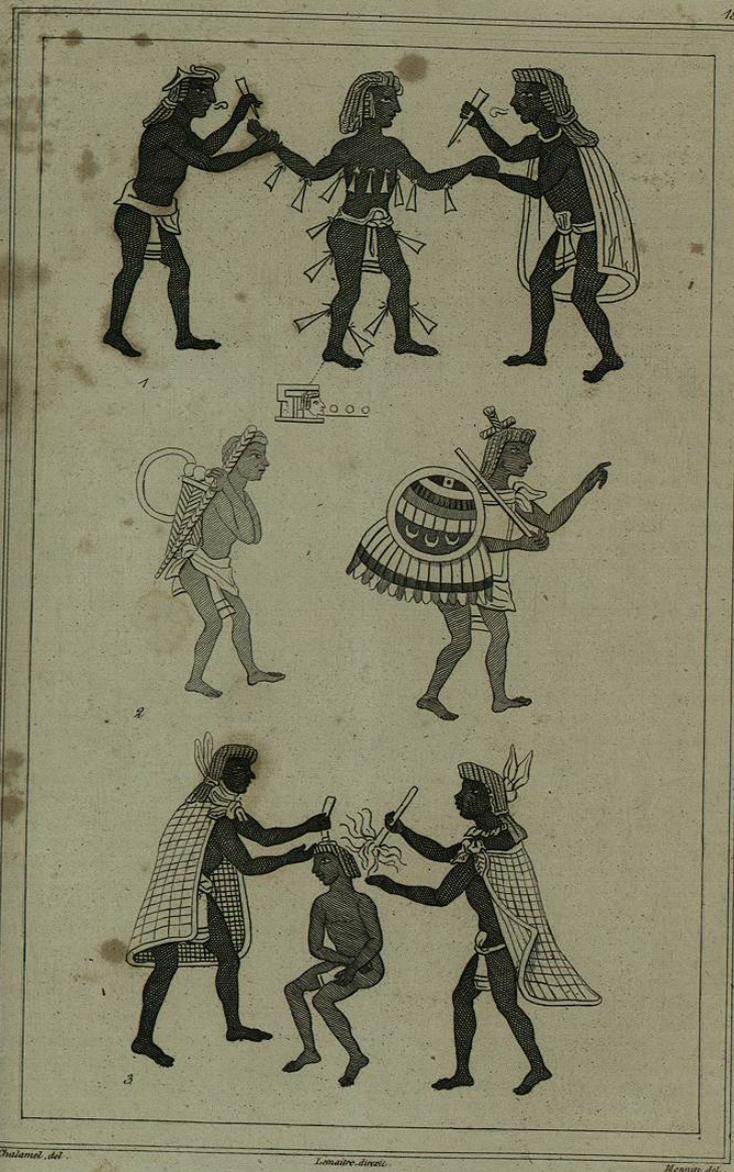


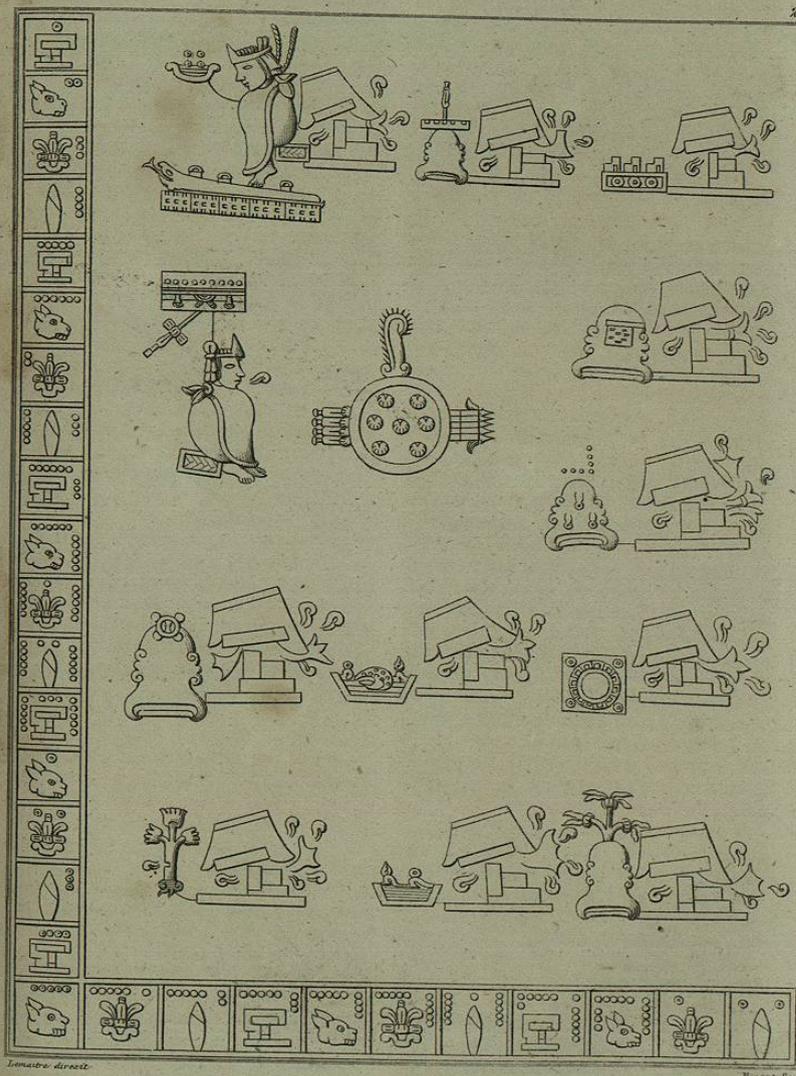
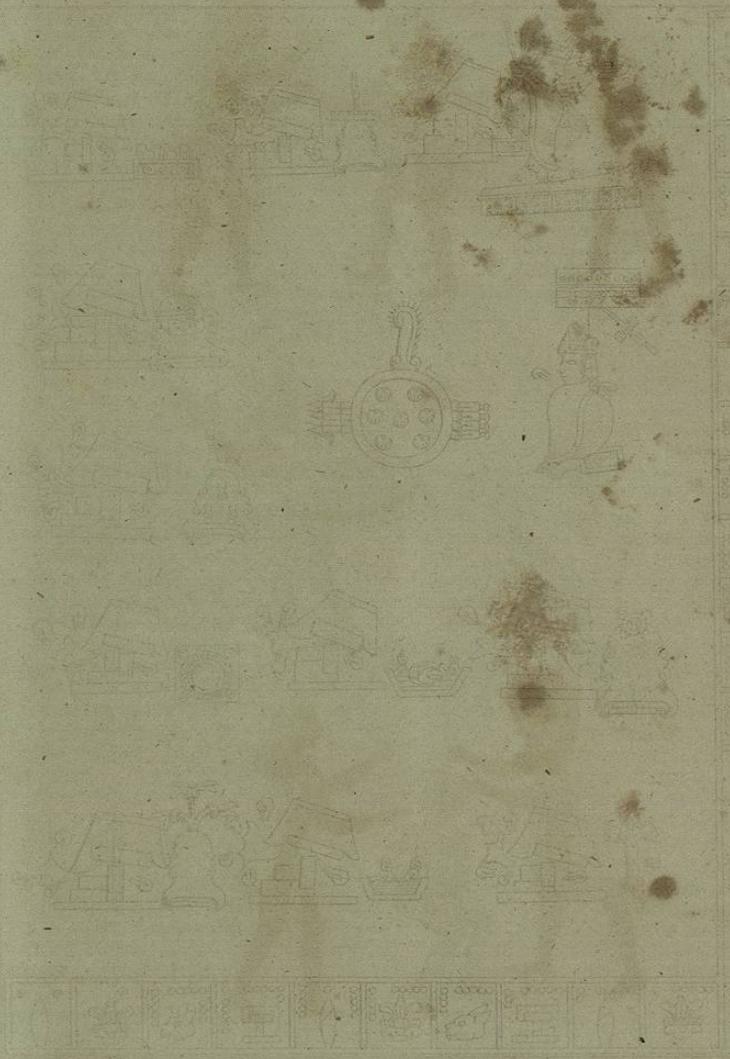
sacrificateur, avait seul le droit de frapper la victime; que chaque meurtre était accompagné de plusieurs cérémonies religieuses, dont l'accomplissement demandait quelques minutes, et telle promptitude qu'on suppose à ce prêtre bourreau, dix mois mexicains (deux cents jours), n'eussent pas suffi à l'immolation de soixante et douze mille prisonniers. Au reste, quel que fût le nombre de ces malheureux, il était toujours trop grand. Les annales mexicaines parlent d'un tremblement de terre qui arriva à cette époque et détruisit plusieurs villes de l'Anahuac. Une autre calamité fondit sur Tenochtitlan; cette grande capitale fut sur le point de disparaître sous les eaux, par la crue subite du lac de Texcoco, dans lequel Ahuitzotl, pour remédier à une longue sécheresse, avait fait conduire les sources abondantes de Huitzilopochco, qui se jetaient avant dans la vallée de Toluca. Il oublia que ce même lac, dépourvu d'eau dans les temps secs, devient plus dangereux dans les années pluvieuses, à mesure qu'on augmente le nombre de ses affluents. Il fit périr un citoyen de Cojoacan, qui lui avait prédit le danger auquel il exposait la capitale; danger dont il fut bientôt convaincu, puisqu'il fut sur le point d'être noyé dans son propre palais, où l'eau monta rapidement jusqu'au premier étage. Heureusement le roi de Texcoco, un peu plus habile que son collègue, se chargea de diriger les travaux qui rétablirent les choses dans leur premier état. La digue de Moctezuma I^{er}, agrandie et réparée, préserva Tenochtitlan d'une destruction complète: la Providence le réservait à la fureur des Espagnols et à la haine des peuples indépendants de l'Anahuac. Ahuitzotl embellit sa capitale de plusieurs édifices; il poussa ses conquêtes jusque dans le Quahatemala (Guatemala), à plus de neuf cents milles de Mexico; il donna à l'empire les limites où les Espagnols le trouvèrent; il tenta, mais en vain, de soumettre le Mechoacan; il mourut en 1502.

Les électeurs se réunirent pour lui

nommer un successeur, et tous les regards se portèrent sur Moctezuma, fils du roi Axajacatl. C'était un de ces hommes que la Providence met sur le trône quand elle a prononcé la chute d'un empire; il s'était fait connaître à la guerre comme un des meilleurs généraux de l'armée, et il remplissait en même temps des fonctions sacerdotales. Son extérieur grave et dévot le faisait respecter de la multitude. Homme de dissimulation, d'action, et de parole éloquent, il avait une grande influence dans le conseil; il fut élu tout d'une voix roi et souverain pontife. On s'empressa d'instruire les deux rois alliés de son élection; ils se hâtèrent de venir lui rendre hommage. Moctezuma ayant appris sa nomination, se retira dans le temple, où la noblesse en corps alla le chercher, et le trouva balayant les pavés du sanctuaire, se lamentant de sa haute fortune, priant les dieux de détourner la coupe royale de ses lèvres, en se proclamant incapable de supporter le poids de la couronne. Les prêtres avaient déjà pénétré l'hypocrisie de l'homme; ils virent dès lors en lui un dangereux rival. On peut supposer qu'ils ne furent pas étrangers aux tristes événements de son règne et à sa déplorable fin.

A peine assis sur le trône, il jeta loin de lui ce manteau de modestie et d'humilité dont il s'était couvert: il parut tel que la nature l'avait fait, orgueilleux et despote. Jusqu'alors, les honneurs et les emplois n'avaient pas été le partage exclusif de la noblesse: Moctezuma, voulant s'appuyer uniquement sur elle, les lui accorda tous. Elle seule eut les privilèges de son service et de ses faveurs. Cette impolitique préférence, en lui aliénant l'esprit de l'immense majorité de ses sujets, doit être signalée comme une des causes de sa chute. Le règne de Moctezuma a dû être sévèrement jugé, et par ses sujets qu'il n'avait su défendre, et par les conquérants dont il fut le jouet et la victime; c'est par les faits seuls que nous devons l'apprécier. Les premières années de ce règne nous présentent d'abord une suite d'innova-





Janvier droit

Sept 50

Régne de Montezuma

tions dans les institutions du pays. La volonté du maître devient l'unique loi, il regarde la violence et la crainte comme des moyens de gouvernement. Il n'ignore ni les misères, ni les plaintes des peuples; mais l'oppression entre dans sa politique. Il n'imité plus ses prédécesseurs qui marchaient les premiers à la guerre, se rendaient familiers à tous, et vivaient au milieu de leurs soldats et de leurs généraux. Lui se montre rarement en public; il ne se communique qu'avec réserve à ses ministres; il croit que l'isolement ajoute à la majesté royale; il tranche de la divinité et tient à l'adoration.

Mais d'autres innovations plus heureuses se rattachent au nom de Moctezuma et le montrent sous un meilleur jour. Dès le début de son règne, on le voit apporter le plus grand soin à la distribution de la justice; il la rend bonne et prompte sans distinction de rangs. Ses ordonnances contre l'oisiveté méritent d'être citées: il exige que tout homme ait une occupation; ses soldats sont exercés tous les jours et employés à des travaux d'utilité publique. Il protège l'agriculture, et, par une politique adroite, il attache à sa fortune les basses classes de la société en pourvoyant à leurs besoins: une ville tout entière, la cité de Colhuacan, est érigée par lui en un vaste hospice où les pauvres, les soldats infirmes et les vieillards sont logés, nourris et entretenus aux frais de l'État.

Son penchant pour ce qui pouvait augmenter la splendeur du trône le détermina à changer le cérémonial de la cour: il en multiplia les détails et le faste; il créa une garde noble chargée de veiller sans cesse sur sa personne, et s'entoura d'une pompe jusqu'alors inconnue. Nous jetterons bientôt un coup d'œil sur cette magnificence impériale, sur les palais royaux, sur la vie de la cour, des grands et du peuple. Mais quelques événements nous restent encore à raconter.

À l'époque où nous sommes parvenus, les bornes de l'empire, comme nous l'avons déjà dit, s'étendaient aux frontières du Guatemala et du Yuca-

tan; mais à peu de distance de la capitale, trois États indépendants avaient su conserver leur liberté: c'étaient le Mechoacan et les républiques de Tepeaca et de Tlascalala. Celle-ci fut la première attaquée. L'armée mexicaine, commandée par le fils aîné du roi et par ses meilleurs généraux, croyait marcher à une conquête facile: l'armée fut anéantie. Le prince qui marchait à sa tête périt dans un combat, et les Tlascalans, aidés des Chichimèques, des Otomies et de tous les réfugiés de l'Anahuac, conservèrent leur liberté, leur territoire, ainsi que leurs relations commerciales avec les contrées maritimes du golfe dont Moctezuma avait voulu les priver, et qui étaient la véritable cause de la guerre. L'exemple de cette courageuse résistance fut suivi par les deux autres États attaqués, et leurs limites respectives restèrent les mêmes. Moins heureux, les Mizetèques et les Zapotèques succombèrent dans leur révolte. Les armées aztèques attaquèrent même les frontières de Guatemala, s'emparèrent de quelques places et firent de nombreux prisonniers. Elles se portèrent aussi dans le Yucatan, et furent sans cesse occupées à combattre une multitude de petits États, les uns insoumis, les autres déjà conquis, et qui cherchaient à échapper à l'oppression du vainqueur. Il faut remarquer qu'à cette époque l'esprit d'indépendance s'éveillait dans tout l'Anahuac, et qu'aucun autre lien que celui de la terreur n'attachait à l'empire les différents peuples qui s'y trouvaient réunis. L'empire avait acquis son plus grand développement. La fortune l'avait comblé de toutes ses faveurs. Il jetait alors son plus grand éclat et touchait à ses mauvais jours. Déjà une horrible famine avait porté la désolation dans plusieurs provinces, et surtout dans le voisinage de Mexico, le centre des États de Moctezuma; elle fut telle qu'il se vit obligé, comme Moctezuma I^{er}, de permettre à ses sujets affamés d'émigrer vers d'autres contrées où ils perdirent leur liberté. La malheureuse campa-

gne contre Tlascala ne fut pas le seul revers éprouvé : dans une expédition lointaine contre Amatla, une bonne partie de l'armée mexicaine, assaillie par un vent de nord et par une neige épaisse au passage des montagnes, périt de froid ; ce qui échappa aux rigueurs du climat alla tomber sous les coups de l'ennemi. Quelques années avant ces désastres, l'apparition d'une comète avait consterné tout l'Anahuac. La multitude la regardait comme un sinistre présage, comme l'annonce d'un grand malheur. Les ennemis de Moctezuma disaient que c'était un signe précurseur de la fin de l'empire et du despotisme des Mexicains. Pour calmer de telles frayeurs, dont Moctezuma sentait la portée, et probablement pour calmer aussi les siennes, il ordonna à son astrologue d'expliquer cette apparition. L'astrologue, qui n'en savait pas plus que le vulgaire sur la marche des comètes, tint apparemment le même langage que la multitude. Cette fâcheuse interprétation lui coûta la vie. Il fut mis à mort par ordre du roi, pour lui apprendre à expliquer plus politiquement le passage des comètes. Nous voyons sur une des peintures du manuscrit de Le Tellier, de la bibliothèque royale, que pendant quarante nuits une vive lumière parut vers l'est de Mexico : c'était peut-être la lumière zodiacale dont la vivacité est très-grande et très-inégale sous les tropiques, ce qu'on ne savait probablement pas à la cour de Moctezuma. On racontait encore bien d'autres prodiges : on disait qu'on avait vu dans le ciel des armées s'entre-choquer ; que les eaux du lac s'étaient soudainement agitées sans tremblement de terre, sans un souffle de vent ; que les tours du grand temple de Mexico avaient pris feu tout à coup, et qu'aucun secours humain n'avait pu maîtriser l'incendie. Puis cette vieille tradition qu'un jour des hommes blancs et barbus viendraient s'emparer du pays, avait repris créance et courait de bouche en bouche.

A cette dernière prophétie se rattache l'histoire de la princesse Pantzin, sœur de Moctezuma, morte

et enterrée, et qui revient de l'autre monde, toute pleine de vie, raconter à son frère que la fin de l'empire approche ; que ces hommes blancs, montés sur des vaisseaux, s'avancent pour renverser les idoles et faire triompher le culte du vrai Dieu ; qu'elle-même doit vivre pour être témoin de ce grand événement, et la première à recevoir le baptême ; toute cette fable, rapportée gravement par Clavigero, est évidemment l'œuvre des moines espagnols : c'est une légende fondée sur ce mythe de Quetzalcoatl, homme blanc et barbu, grand prêtre et législateur, et qui disparut en annonçant qu'il reviendrait un jour pour gouverner l'Anahuac.

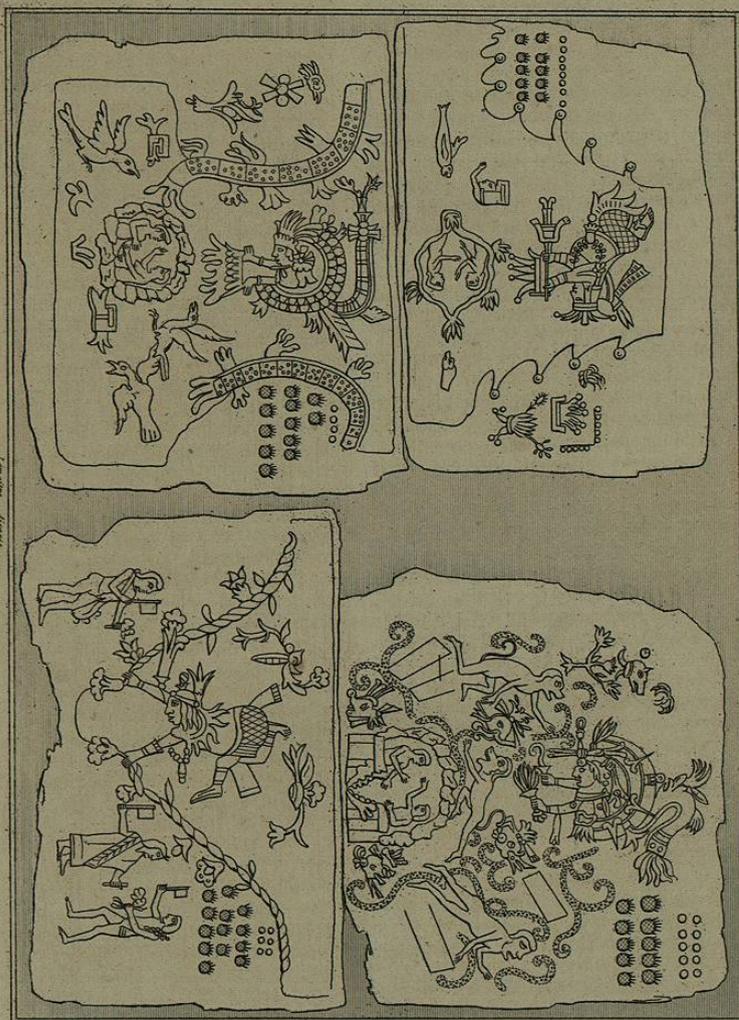
Mais ce qui était plus fâcheux pour l'empire que les présages et les prédictions, c'était, comme nous l'avons déjà dit, le mécontentement général de tous les peuples tributaires. Même à quelques lieues de Mexico, la révolte avait fait des progrès ; les deux fils du dernier roi de Texcoco, mort en 1516 sans désigner son successeur, s'étant disputé la couronne, l'un d'eux réclama l'assistance de Moctezuma ; l'autre défia les armées mexicaines et les battit plusieurs fois. Cette guerre de famille durait encore à l'arrivée des Espagnols, et nous verrons plus tard quel parti sut en tirer Cortès. Mais laissons pour un moment Moctezuma inquiet d'une complication de graves difficultés au dedans et au dehors, inquiet de la disposition malveillante des prêtres, de la désunion qui règne dans sa propre famille ; laissons-le, pour apaiser les dieux, bâtir un nouveau temple à la déesse Centeotl, à la déesse de la terre qui va lui échapper ; laissons-le multiplier les sacrifices humains ; tournons nos regards vers cette partie de l'horizon où se forme l'orage ; jetons les yeux du côté de l'Orient. La flotte de Cortès est à la voile ; pendant que les vents la poussent vers le Mexique, prenons une idée rapide de l'état civil, militaire, politique et religieux de ce grand empire dans ses jours d'indépendance.

Tout ce que nous savons sur le culte, l'histoire, l'astrologie et les fables cosmogoniques des Mexicains, forme un système dont toutes les parties sont étroitement liées entre elles. Peintures, bas-reliefs, ornements des idoles et des pierres divines, chez les Aztèques, tout porte le même caractère, la même physionomie; tout paraît provenir d'une source commune, d'une civilisation primitive du plateau mexicain, altérée par quelques barbares coutumes de peuples du Nord sans culture, successivement agglomérés à un ancien peuple comparativement éclairé. Nous commençons par déclarer que notre intention n'est pas de rechercher les rapports plus ou moins éloignés de cette civilisation avec des idées ou des institutions appartenant à l'ancien continent. Il y a trop de lacunes dans la chaîne historique des faits, trop de vague dans les identités, pour entreprendre rationnellement un pareil travail. Nous n'aurions, pour nous guider dans ces rapprochements dangereux, que des peintures hiéroglyphiques: cette informe écriture, énigme d'un autre âge, n'est encore ni expliquée, ni appliquée. Qui se chargera de donner un corps réel à tous ces nuages, et de découvrir dans les ténèbres le nom de la race éteinte, dont les connaissances servirent de base à cet ensemble cosmogonique et religieux, à cet état social qui va nous occuper? En attendant qu'une lumière imprévue sorte de quelque vieille ruine amér caine, gardons-nous d'ajouter une conjecture de plus à celles qui existent déjà, et bornons-nous à résumer les faits matériellement connus. C'est aux récits des Sahagun, des Torquemada, des Gomara; c'est aux savants travaux de Clavigero et de M. de Humboldt surtout, que nous allons les demander.

Dans le système mythologique des Mexicains, nous avons d'abord à considérer la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations de l'univers. Les peuples du Mexique, dit Gomara, croient, d'après leurs

peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant (seizième siècle), il y en a eu déjà quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Dans ces quatre âges, l'espèce humaine a été anéantie par des inondations, des tremblements de terre, un embrasement général, et l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, les ténèbres ont couvert le monde pendant vingt-cinq ans: c'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré; alors les dieux pour la cinquième fois créent un homme et une femme. Les Mexicains comptaient, en 1552, huit cent cinquante ans depuis le jour où parut le dernier soleil. Torquemada veut que cette fable soit d'origine tolèque. Nous en devons un savant commentaire, une savante explication à M. de Humboldt, d'après un dessin mexicain (*). Le premier âge, celui des combats contre les géants, a cinq mille deux cent six ans. La disette, représentée sur la peinture par un génie malfaisant, qui descend sur la terre pour arracher l'herbe et les fleurs, fait périr la première génération des hommes. L'âge du feu vient ensuite: sa durée est de quatre mille huit cent quatre ans. Les oiseaux seuls pouvant échapper à l'embrasement, tous les hommes sont métamorphosés en oiseaux, excepté un homme et une femme qui se sauvent dans une caverne. Quatre mille dix ans composent la durée du troisième âge, l'âge du vent. Les hommes périssent par l'effet des ouragans, mais quelques-uns sont changés en singes. Le quatrième âge, celui de l'eau, la dernière des grandes révolutions que la terre ait éprouvées, voit tous les hommes convertis en poissons, moins un homme et une femme qui se sauvent dans un tronc d'arbre. La peinture nous montre Coxcox, le Noé des Mexicains, et sa femme Xochiquetzal,

(*) Voy. pl. 5. Époques de la nature d'après la mythologie aztèque.



Époques de la Nature chez les Mexicains.

assis dans un tronc d'arbre couvert de feuilles et flottant au milieu des eaux. L'ensemble de ces quatre âges donne dix-huit mille vingt-huit ans. On ne voit nulle part indiqué combien d'années s'étaient écoulées depuis le déluge de Coxcox jusqu'à la fondation de Mexico; mais, quelque rapprochées qu'on suppose ces deux époques, on trouve toujours que les Mexicains attribuaient au monde une durée de plus de vingt mille ans. En examinant les peintures de cette même planche, on retrouve, dans les quatre destructions, l'emblème des quatre éléments, la terre, le feu, l'air et l'eau, et par conséquent une pensée physique dans cette fable mexicaine.

La mythologie mexicaine nous apparaît empreinte de deux âges bien distincts, de deux couleurs bien tranchées; nous entrevoyons dans son panthéon quelques traces d'une religion beaucoup plus ancienne, mais défigurée par les enfantements des sauvages imaginations des Aztèques. Nul doute que l'idée d'un être suprême, que le culte du soleil et des astres, que les offrandes de fleurs et de fruits, présents de la terre à l'auteur de toute fertilité, n'aient été la religion du plateau d'Anahuac dans la période civilisée qui précéda les invasions successives des hordes du Nord. A celles-ci le culte sanguinaire, les dieux qui sourient à l'offrande du cœur palpitant de la victime égorgée; à ces hordes, rapportons une bonne partie des mille pratiques ridicules et superstitieuses auxquelles on ne peut reconnaître d'autre but que l'intervention multipliée du prêtre, dans toutes les affaires domestiques, judiciaires, administratives et militaires. Les plus anciens monuments du pays attestent l'ancienne existence du culte du soleil. *Les pyramides de Teotihuacan, déjà vieilles quand les Aztèques arrivèrent au Mexique, lui étaient consacrées ainsi qu'à la lune;* et la tradition donne à la pyramide de Cholula, aussi ancienne que les autres, une semblable destination.

Le mythe de *Quetzalcoatl* appartient à cet âge d'or de l'Anahuac. Cet homme mystérieux, dont le nom signifie *serpent revêtu de plumes vertes*, était blanc et barbu; il vint accompagné d'étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes; son manteau à lui était parsemé de croix rouges; il était grand prêtre à Tula et avait fait sa première apparition à Panuco. Il fonda en divers lieux des congrégations religieuses. On le voit, dans une peinture mexicaine conservée à la bibliothèque du Vatican, apaisant par la pénitence le courroux du ciel. Il s'imposait de rudes austérités et n'épargnait pas les tourments à sa chair. Lors d'une grande famine, 13060 ans après la création du monde, ce saint personnage se retira sur la montagne qui parle (le *Catcitetl*), et là il marchait pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquants. Son règne était un règne de paix et de bonheur; il ordonnait des sacrifices de fleurs et de fruits au grand esprit, et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de guerre. Il n'était pas seul à gouverner; il ne se réservait que le pouvoir spirituel, abandonnant les affaires humaines à son compagnon Huemac. Mais le bonheur a toujours été chose passagère et périssable. Le grand esprit offrit à *Quetzalcoatl* un breuvage qui, le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages. Il se dirigeait, en passant par Cholula, vers les côtes orientales du Mexique, pour parvenir au pays d'où ses ancêtres étaient sortis, lorsque les Cholulans le supplièrent de les gouverner, ce qu'il fit pendant vingt ans. Il mit ce temps à profit; il leur apprit à fondre les métaux; il régla les intercalations du calendrier; il ordonna des jeûnes, des prières, exhorta les hommes à la paix; il ne voulut pas que l'on offrit à la *Divinité* autre chose que les prémices des moissons, et, lorsqu'il eut fait toutes ces choses, il regarda sa mission comme accomplie pour le moment; il se rendit à l'embouchure de la rivière Guasacualco ou Huasacoalco et disparut, promettant aux Cholulans qu'il



reviendrait un jour régner sur eux et renouveler leur bonheur (*).

On entrevoit dans la mythologie mexicaine de la fin de l'empire l'idée vague d'un être suprême, invisible. Le nom de Teotl par lequel il était désigné ressemble assez au Théos des Grecs. Ce Teotl était celui qui vit, par lequel nous vivons, qui est tout par lui-même et possède tout en lui. Cet être entièrement métaphysique n'a point de culte, et les hommages et les prières sont réservés pour d'autres divinités plus matérielles qui formaient son cortège. L'une de ces dernières, sous la figure d'un jeune homme toujours jeune, semble l'image du Dieu suprême. Deux autres veillent sur les mortels du haut d'une cité céleste, et sont chargées d'en exaucer les vœux. L'air a son dieu, et ce dieu est le Quetzalcoatl dont nous venons de parler. La femme serpent est adorée comme la mère du genre humain, mère féconde qui accouche toujours de deux jumeaux. Le soleil, objet d'un culte spécial, est adoré plusieurs fois par jour; la lune a des autels aussi. La terre est mise sous la protection du gardien des cieux. Le feu et l'eau, les moissons, l'herbe des prairies, les montagnes, la nuit et l'enfer, sont divinisés, et les dieux du commerce, de la pêche, du vin, des plaisirs, et les déesses de la chasse, de la médecine et des fleurs, prennent place dans ce vaste panthéon. Là siègent encore deux cent soixante autres divinités moins importantes, à chacune desquelles un jour de l'année est consacré. Mais, de tous les dieux

(*) Cette tradition de Quetzalcoatl s'est encore conservée au Mexique quelque temps après la conquête parmi les populations nouvellement convertie au christianisme. Le père Toribio de Motilmoia vit encore sacrifier en l'honneur du saint sur le sommet de la montagne Matlacuyc. près de Tlascalala, ainsi qu'à Cholula. Lorsque le père Sahagun passa par Xochimilco, tout le peuple le prenant pour un des descendants de ce personnage, lui demandait s'il ne venait point de Tlalpallan où l'on supposait que Quetzalcoatl s'était retiré depuis sa disparition.

mexicains, le plus révééré c'était le dieu de la guerre, Huitzilopochtli, protecteur de l'empire : quelques-uns le croyaient un pur esprit, d'autres lui donnaient une vierge pour mère. C'était le dieu qui avait conduit les Mexicains sur les bords du lac; c'était lui qui donnait la victoire; jamais la guerre ne fut entreprise sans implorer son secours par des prières et par des sacrifices. C'était pour lui qu'on réservait le cœur de tous les prisonniers; son idole, monstre gigantesque, assis sur un siège d'azur, entouré de quatre serpents la gueule béante, était horrible à voir.

La dogme de l'immortalité de l'âme se rattachait chez les Aztèques à des idées de transmigration qui dénaturaient tout ce que cette croyance a d'élevé et de consolant. Pour eux l'homme seul ne jouissait pas du bienfait de cette immortalité; les animaux avaient le même avantage. Trois sites de repos distincts et séparés étaient réservés dans l'autre monde aux âmes des trépassés. Les soldats morts sur les champs de batailles ou captifs de l'ennemi, et les femmes qui succombaient en couche, habitaient le palais du soleil. Ces âmes jouissaient des premiers rayons de la lumière, mille plaisirs se succédaient pour elles; la danse et le chant se partageaient leurs journées. Les âmes des guerriers escortaient le soleil depuis son lever jusqu'au milieu de sa course, les femmes l'accompagnaient ensuite jusqu'à son coucher : puis après quatre ans de cette vie de bonheur toutes les âmes étaient transformées soit en nuages, soit en oiseaux au brillant plumage, soit en lions ou en jaguars. A tous les nobles mexicains le même paradis était réservé. Le second séjour céleste appartenait aux âmes des pauvres enfants sacrifiés sur les autels de Tlaloc. On disait aussi qu'une place privilégiée dans le grand temple était occupée par ces âmes d'enfants, et que là, invisibles, elles assistaient à certains jours de l'année aux cérémonies religieuses. Les âmes de tous les autres morts étaient reléguées dans un certain lieu sombre

qui portait le nom d'enfer. La privation de la lumière était le seul tourment qu'elles éprouvassent.

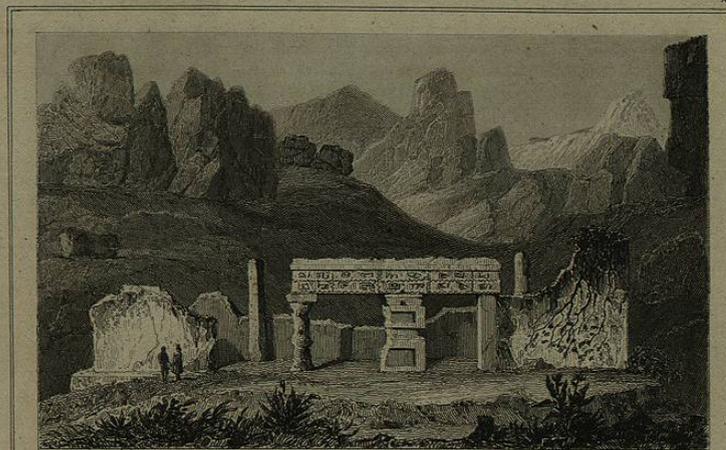
Parmi les différents peuples de l'ancien Anahuac, on retrouve la même tradition du déluge, à peu de variations près; sous les noms de Coxcox, de Teocipactli ou Tezpi, c'est toujours le même Noé. Le pic de Colhuacan, c'est l'Ararat des Mexicains, qui confiaient aussi à une blanche colombe la mission d'annoncer que les eaux s'étaient écoulées. Chez les peuples du Méchoacan, on regardait le colibri comme le messager de cette bonne nouvelle. Lui seul était revenu de tous les oiseaux envoyés par Tezpi, qui s'était réfugié dans une barque immense avec sa femme et ses enfants, et qui sauvait avec lui un grand nombre d'animaux et toutes les graines dont la conservation était chère au genre humain. Nous avons déjà dit, en parlant de la migration des Aztèques, quelles étaient leurs idées sur la confusion des langues et la dispersion des peuples. Là nous retrouvons encore quelques identités avec les vénérables traditions de l'Orient (*).

Toute cette mythologie mexicaine était commune aux diverses nations de l'Anahuac, à celles même qui n'avaient cessé de vivre en état d'hostilité avec l'empire; seulement la divinité protectrice du pays, la divinité de prédilection, était différente. Comme il n'y avait aucun spiritualisme dans le culte de ces contrées, que tout y était matériel et en dehors, images, idoles, autels, temples, se trouvaient partout, dans les bois, dans les champs, dans les chemins, dans les rues. Zumarragua, premier évêque de Mexico, affirme que les seuls franciscains en détruisirent vingt-deux mille en huit ans, et Torquemada évalue à plus de quarante mille les temples de l'empire mexicain. On porte à deux mille ceux de la capitale seulement. Le nombre des prêtres devait répondre à ce nombre infini d'autels; Clavigero le fait monter à un

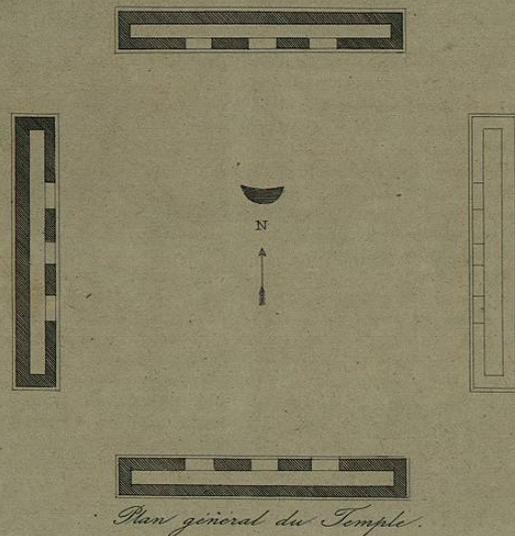
(*) Voyez Gregorio Garcia, Orig. de

million. Cinq mille desservaient le grand temple de Mexico. Il était, comme tous les autres temples, comme tous les couvents du pays, riche en propriétés foncières et en esclaves ou serfs pour les cultiver; aussi l'état ecclésiastique était-il ambitionné comme un moyen de fortune et de pouvoir politique. Les grands y consacraient leurs enfants dès le plus bas âge. Mais la préférence n'était point toujours à vie, ce n'était souvent qu'un acte temporaire de dévotion; on la quittait quelquefois pour un autre état. Il en était ainsi des vœux prononcés par les femmes. Deux grands dignitaires étaient à la tête de la hiérarchie ecclésiastique: l'un portait le titre de seigneur spirituel, l'autre de grand prêtre. Tous deux étaient élus, soit par le corps des prêtres, soit par les délégués du roi, et choisis parmi la haute noblesse. Ils étaient consultés dans toutes les affaires importantes de l'État; la guerre ne commençait jamais sans qu'ils l'eussent approuvée. Leur opinion en matière de religion était infallible. Nous renvoyons à Torquemada, liv. 8, et à Clavigero, liv. 6, pour les noms et les devoirs des différents prêtres ou prêtresses, et pour tous les détails fastidieux de cette milice, tellement nombreuse, que chaque idole, chaque fête, avait ses prêtres particuliers. Les uns étaient chargés du soin matériel de l'intérieur des temples, emploi partagé par les prêtresses; d'autres de l'administration des terres affectées à leur entretien, et de la perception des revenus qui leur étaient délégués; d'autres avaient pour mission d'encenser les idoles avec le bitume et le copal, au lever et au coucher du soleil, à midi et à minuit, et, quatre fois par jour, de faire des offrandes au soleil. D'autres enfin étaient spécialement chargés des horribles fonctions de sacrifice; les autres que le grand prêtre se réservait aux seules fêtes solennelles. Tous ces ministres du culte vivaient dans la pratique continuelle de grandes austérités; on punissait de mort ceux qui manquaient à la chasteté; ils expiraient la nuit sous le bâton; dans quelques villes même le grand prêtre ne sor-

GUATIMALA.



Salle du Temple.



Plan général du Temple.

Temple à Mitla.



H. Dorez

Lemaire delin.

Idole et Autel.

tait jamais du temple et observait une continence absolue.

On trouvait aussi dans l'Anahuac des ordres religieux des deux sexes vivant dans l'observation de règles rigides. Le plus célèbre était sous l'invocation de Quetzalcoatl; on y entraît dès l'enfance. Chez les Totonèques, on remarquait un couvent consacré à Centeotl, la déesse de la terre; on n'y admettait que des hommes veufs et âgés de soixante ans, dont le nombre était limité, mais l'influence infinié; on venait les consulter de toutes parts, et leurs réponses faisaient loi.

Les prières, les macérations, le jeûne, les offrandes, l'encensement des idoles, les jeux, les danses, les chants, les processions et surtout les sacrifices humains, composaient tout le culte mexicain. Ici nulle trace de morale, nul acte qui rappelle l'homme à des devoirs sociaux, à des sentiments de bienveillance, à la pratique d'une mutuelle charité, mais l'image terrible de divinités irritées, altérées de sang, qu'on n'apaise qu'avec le supplice des victimes, mais tout un peuple enfant averse du spectacle de l'agonie des hommes, l'accompagnant de l'expression d'une joie bruyante et de sauvages divertissements, puis couronnant de telles cérémonies par d'affreux festins de chair humaine. Cette exécration religion ne semble autre chose que la terreur adorée par la crédulité. On répugne aux détails dégoûtants de ce culte barbare, et nous devons en abrégé le récit.

Dans les premiers mois de l'année, c'était à Tlaloc, le dieu de l'eau, vénéré par les Mexicains comme le premier principe de la prospérité d'un pays où la sécheresse était si fréquente, que s'adressaient les hommages; on lui sacrifiait de pauvres enfants tenus en cages comme de petits oiseaux. Une autre fête du même dieu donne l'idée d'une saturnale. Les prêtres se répandaient dans les campagnes, dépouillaient les passants, et n'épargnaient pas même les magasins royaux et les receveurs des impôts qui leur tom-

baient sous la main. Ce brigandage à jour fixe semblait une de leurs prérogatives, car le roi n'osait les punir, quels que fussent leurs délits; ils allaient parfois jusqu'à l'assassinat de ceux qui résistaient.

A la fête de Xipe, le dieu de l'or, des richesses et des orfèvres, les mêmes prêtres écorchaient quelques prisonniers de guerre, et, couverts de leurs peaux, ils couraient par la ville en réclamant les aumônes des peuples éfrayés.

Par des jeûnes, des abstinences, des flagellations, les Mexicains se préparaient à célébrer la fête de la déesse de la terre; et quelques victimes, promenées au milieu des bouquets et des guirlandes de fleurs, allaient mourir pour celle qui donne la vie et qui nourrit les hommes.

Le cinquième mois, un prêtre sortait du temple et parcourait la ville en jouant de la flûte; c'était l'annonce de la fête de Tezcatlipoca, la fête de la pénitence. Les pécheurs se jetaient à terre et mangeaient la poussière des rues; ils pleuraient leurs fautes, et, pour les expier, le jeune homme le plus beau, choisi entre les prisonniers de guerre, était mis à mort. C'était pour lui la fin d'une année de voluptés; car, dans cette année, on lui prodiguait tout ce qui fait aimer l'existence; on lui laissait une apparence de liberté; on lui donnait quatre jeunes filles pour qu'il connût les plaisirs de l'amour; on flattait sa vanité par les plus magnifiques habits; ses moindres désirs étaient sur-le-champ satisfaits; enfin, l'heure du sacrifice venue, le grand prêtre s'approchait de lui en lui témoignant beaucoup d'égards, et le tuait de la manière la plus respectueuse. Les grands seigneurs, en leur qualité de nobles cannibales, réservaient pour leur table ses doigts et ses bras.

La grande fête de Huitzilopochtli, car il y en avait plusieurs, voyait se reproduire de semblables sacrifices. Une statue de hauteur d'homme, faite par la main des prêtres, parée de tout ce qui pouvait annoncer la puissance du dieu de la guerre, sa force destruc-